

*Archipel hybride est le nom d'une nouvelle rubrique ; Elle dessine une nouvelle morphologie unifiant les pratiques artistiques des artistes italiens émergents par rapport à leurs lieux de destinations, dans laquelle le rôle central de la culture visuelle prend forme. Je dédie la première conversation à Zoé Gruni (Pistoia, 1982).*

Camilla Boemio : Nous nous sommes rencontrés il y a de nombreuses années à Los Angeles, où vous avez vécu pendant quelques années, pour ensuite déménager au Brésil. Vous êtes une nomade de l'art, capable d'interagir avec le contexte. Pourriez-vous nous présenter la scène artistique de São Paulo et Rio de Janeiro ?

Zoé Gruni :São Paulo est une ville industrielle, une métropole multiculturelle avec une réalité artistique vibrante et dynamique. Lorsque j'étais dans une résidence artistique à la FAAP (Fundação Armando Alvares Penteado), j'ai pu découvrir de près la réalité des banlieues. C'est à l'époque des Jornadas de Junho (jours de juin) en 2014 que j'ai réalisé le Projeto Boitatá.



Le soulèvement populaire, né pour contester l'augmentation des tarifs des transports publics, a été absorbé dans un mécontentement social généralisé.

Le centre-ville connaît des scénari quotidiens d'affrontements et de violente répression policière. Boitatá, une entité à cornes noires avec un visage couvert, errait entre les bâtiments occupés et les berges en flammes. C'est dans ces moments de désespoir que l'intolérance religieuse se manifeste. À l'occasion de l'exposition à la Kunsthalle, on nous a demandé de ne pas diffuser la vidéo de la performance en streaming car le son, créé en collaboration avec un groupe de musiciens expérimentaux de Bahia, contenait des références à la religion africaine de Candomblé et à Exú (symbole de l'entité Orixá de protection associée à tort au diable par les missionnaires chrétiens). Lors des représentations dans la rue, j'ai été prise à partie à plusieurs reprises par les fidèles de l'église évangélique, église qui se développait rapidement dans le pays et qui, un an plus tard, aurait érigé le Temple de Salomon à la périphérie de Sao Paulo, la capitale pauliste.

Mais la ville qui m'a accueilli le plus longtemps est Rio de Janeiro. La cidade maravilhosa est extrême : fascinante, car violente. Vaine et superficielle, probable héritage de la pompe de l'époque de l'Empire, elle est aujourd'hui une destination de tourisme de masse. Mais sous la brillante patine, les contradictions sont cachées, les différentes classes sociales sont continuellement en opposition et il y a des zones de conflit délimitées par des seuils invisibles d'hypocrisie. Derrière le mélange apparent de couleurs et de sourires de carnaval se cache l'intolérance et le racisme. C'est un endroit où le danger est réel et constant et où la protection n'est possible que par l'argent.



Toutes ces sensations diffuses se sont concrétisées lorsque des gens que je connaissais ont été tués dans mon quartier. Marielle Franco en est une, mais il y en a beaucoup d'autres dont nous ne connaissons même pas le nom.

Je me suis impliqué à fond dans la protestation féministe et LGBTQI +. Indépendamment des différences internes entre les villes, le Brésil est imprégné du lourd héritage historique d'un pays colonisé, asservi et torturé jusqu'à la récente dictature militaire. Dans les espaces culturels, la nécessité d'exorciser la souffrance et de transformer cette colère en art devient explicite. Dans un moment historique de forte xénophobie et d'homophobie, le corps devient un moyen fondamental de traiter des questions telles que l'identité et le sexe.

Ces dernières années, divers événements artistiques ont été censurés, la tentative de faire taire ceux qui pensent et remettent en question le système est constante. Les minorités sont attaquées de façon sournoises et le nombre de meurtres résultant du fanatisme est très élevé. Il y a actuellement une réflexion sur le concept de décolonisation de la pensée. Il s'agit d'un débat ouvert au cours duquel de nouveaux philosophes, artistes et militants se rencontrent pour discuter du lugar de fala (lieu de parole). Une invitation à réfléchir sur la position sociale que nous occupons par rapport aux autres et sur l'approbation a priori collective d'un type spécifique de personne (homme hétéro, blanc européen).

L'auto-analyse est importante pour se positionner comme sujet dans le monde et pour respecter la diversité. Je me suis personnellement impliqué dans ce débat.

Je m'interroge sur mon origine et à quel point les bases de mon éducation influencent ma démarche artistique : dès l'instant où je m'approprie des symboles locaux et globaux, combien mon respect et mon humilité suffisent-ils à un moment historique si incertain ? Mon message est-il assez direct ? Où commencent et finissent l'éthique et l'autocensure ?



C.B. : Qu'est-ce que le Brésil vous a donné ?

Z.G. : Le Brésil s'est révélé être un réservoir incroyable d'idées et de stimuli, extrêmement intéressants en termes de recherche. J'ai accumulé des archives d'un matériel plein de symboles et de significations. J'ai découvert des choses que j'ignorai : la sagesse des peuples autochtones, le bagage de la culture africaine apporté par les esclaves, le syncrétisme religieux, le concept d'anthropophagie, la lutte des minorités telles que la résistance dans les favelas et les organisations autonomes et bien plus encore. Toutes ces découvertes m'ont aidé à éliminer certaines idées préconçues que j'avais amenées avec moi en tant que fille d'une société italienne catholique radicalement liée à la modestie et à la culpabilité. De plus, je craignais qu'il ne soit pas possible d'être artiste et à la fois mère et enseignante. En fait, j'ai eu la démonstration du contraire et maintenant j'ai une conscience différente de ce que signifie créer. Comme Beuys l'a soutenu avec une extrême simplicité, un artiste qui enseigne est avant tout un activiste car il aide un autre artiste potentiel à se manifester en tant que tel. Ces dernières années, en plus de produire et d'exposer mon travail dans diverses institutions publiques et privées, j'ai enseigné et beaucoup travaillé avec des enfants et des adolescents issus de communautés défavorisées. J'ai senti que si ma contribution était réduite, elle était précieuse car être artiste aujourd'hui est un acte révolutionnaire.

C.B. :Dans vos œuvres, les différents éléments sont unis dans des combinaisons inattendues, un labyrinthe de significations complexes qui se lient en s'ouvrant dans toutes les directions ; reconstituer une archive des mythologies chorales. Parlez-moi de vos recherches.

Z.G. :Ma recherche est née essentiellement de la nécessité d'exorciser la peur du différent. Partant d'une réflexion intime puis se jetant dans la dimension collective, mon propre corps est



souvent le catalyseur mais s'étend aux autres à travers différents types d'interactions. Le thème principal de mes projets est toujours la performance, il ne s'agit pas d'actions conçues sous la forme d'un spectacle mais d'un processus en constante évolution. Le concept Second Skin résume tout cela. La couche qui recouvre notre corps peut être un accessoire qui l'expose mais en même temps une armure qui le protège, fonctionnant comme un filtre entre l'être humain et le monde. Ce processus s'ouvre dans plusieurs directions et devient inévitablement une position politique. Le multimédia (performance, photographie, dessin, sculpture, vidéo, installation) me permet de me déplacer entre les différents médias et de les laisser se chevaucher. J'apprécie l'aspect du travail manuel et artisanal car le contact avec la dimension populaire et la recherche anthropologique et sociologique sont devenus de plus en plus importants.



C.B. :Quelle est l'importance de la pratique participative dans vos projets ?

Z.G. :La pratique participative est essentielle. L'autre devient co-protagoniste et ensemble, nous pouvons créer une communauté temporaire. C'est très complexe de travailler avec l'ego de l'être humain, mais malgré les difficultés, c'est exactement ce que je veux : vivre la vie à travers l'art. Dans nos échanges, nous avons souligné combien le courage est crucial pour un artiste. Chaque exposition est un défi, comme le suggère Édouard Glissant, de créer de nouveaux modèles et d'ouvrir la discussion à des points de vue non stéréotypés.

C.B. : Dans quelle mesure votre détermination était-elle fondamentale ?

Z.G. :J'adore le mot défi ! et je crois que pour y faire face, il y a deux exigences fondamentales : la curiosité et le courage.

C.B. :Quels sont vos prochains projets qui se sont générés à partir d'expositions précédentes ?

Z.G. :Segunda pele (seconde peau) est un projet de recherche développé entre 2017 et 2019 à l'EAV (Escola Artes Visuais) du Parque Lage à Rio de Janeiro. J'ai proposé aux jeunes étudiants de créer leur propre seconde peau ou de construire une sculpture portable avec des matériaux recyclés dans le but de réaliser une performance. La rencontre humaine avec ces jeunes, issus de milieux défavorisés, a été très intense et a généré un véritable acte de dénonciation. Des corps hybrides et trans-mutants ont envahi l'inauguration de l'exposition très contestée du Queermuseu. L'exposition, censurée à Porto Alegre sur des accusations d'apologie de la pédophilie par des conservateurs, a été re-proposée à Rio de Janeiro par le biais d'une collecte de fonds du Parque Lage lui-même. Le résultat est un court métrage et une installation vidéo à deux canaux, créés en collaboration avec le cinéaste franco-russe Alexis Zelensky. Tout le matériel (photographies, dessins, écrits) sera rassemblé dans un livre en attente de publication.

Aladina est un hommage à la résistance des femmes, un travail sur la mémoire et la contemporanéité. Aladina est le nom de ma grande tante, qui s'est impliquée dans la résistance au fascisme, décédée très jeune dans une petite ville de Toscane en 1944. Les villageois ont affirmé qu'elle avait été victime d'un stress intense issu des tensions et de la peur résultant de son choix de s'opposer. Après avoir vérifié qu'il n'y a pas de photographie d'Aladina, j'ai utilisé mon corps comme modèle pour une série d'images féminines résistantes dans lesquelles différents symboles globaux et temporels se chevauchent. Ceux-ci dialoguent avec les vers de la poète brésilienne Priscilla Menezes à travers une installation sonore dans laquelle des voix de vraies femmes se matérialisent dans l'espace.

Fromoso est une performance vidéo inspirée du concept d'anthropophagie. L'action a été réalisée dans une décharge de chars de carnaval dans la zone portuaire de Rio de Janeiro. Le corps de la danseuse cubaine Ana Kavalis se livre à un rituel ésotérique dans lequel elle est absorbée jusqu'à sa disparition.

**Camilla Boemio**